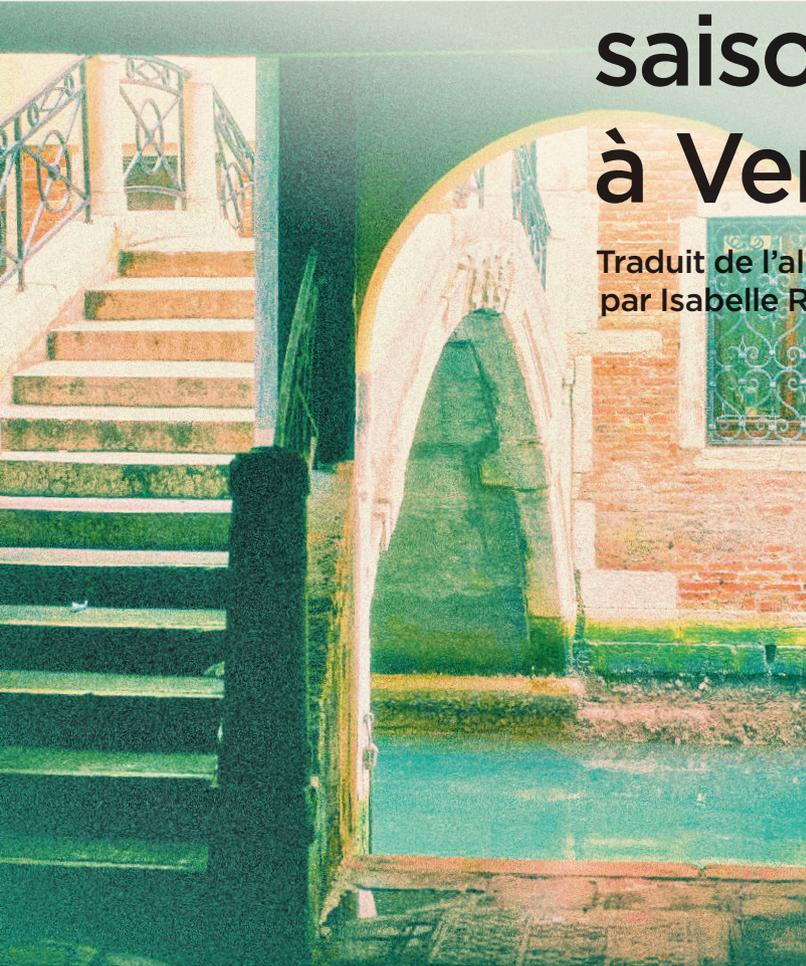


Matthias
Zschokke

Trois
saisons
à Venise

Traduit de l'allemand
par Isabelle Rûf



ZOE

TROIS SAISONS À VENISE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Max, roman, traduit par Gilbert Musy,
Éditions Jacqueline Chambon/Éditions Zoé, 1988
Zoé-Poche N° 29, 2004

L'Heure bleue ou la Nuit des pirates, théâtre,
traduit par Gilbert Musy, 1993

Bonheur flottant, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2002

Berlin, l'éternel faubourg, récits, traduction
et postface de Patricia Zurcher,
MiniZoé N° 61, 2003

La Commissaire chantante, L'Ami riche, L'Invitation, théâtre,
traduit par Patricia Zurcher et Gilbert Musy, 2009

Maurice à la poule, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2009
Prix Femina étranger

Circulations, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2011

Courriers de Berlin, traduit par Isabelle Rûf, 2014

L'Homme qui avait deux yeux, traduit par Patricia Zurcher, 2015

MATTHIAS ZSCHOKKE

TROIS SAISONS À VENISE

Traduit de l'allemand par Isabelle Rüf

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Marlyse Pietri

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture
d'avoir accordé son soutien à la traduction de ce livre.*

Note de la traductrice

Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.
Les autres mots en langues étrangères sont en caractères romains, sauf si
l'auteur lui-même les a mis en italiques.
Quand il existe une traduction des œuvres citées, le titre en français est mis en
italiques. Quand il n'y en a pas, le titre original est cité, et la traduction mise
entre parenthèses.
Toutes les notes sont de la traductrice.

Titre original: *Die strengen Frauen von Rosa Salva*
© Wallstein-Verlag, Göttingen, 2014

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2016
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: © Vincent Migeat / VU'
ISBN 978-2-88927-369-0
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-382-9
ISBN EPUB: 978-2-88927-381-2

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, Département de la culture.*

Début janvier, dans sa boîte, une lettre. Une fondation culturelle lui demandait s'il aurait l'envie et le temps de résider six mois avec sa famille dans un appartement vénitien. Tout serait pris en charge. Une femme, sur place, lui remettrait les clefs et s'occuperait de tous les problèmes pratiques qui pourraient surgir.

Il n'avait pas de famille. Des amis, il ne lui en restait plus beaucoup non plus depuis que le bruit s'était répandu que la chance le favorisait d'une manière inquiétante. Il craignait que cette invitation à Venise soit considérée comme une preuve supplémentaire de cette chance supposée, ce qui inciterait ses dernières connaissances à rompre tout contact avec lui – «à se détourner de lui avec horreur». Pourtant I., la femme avec laquelle il vivait à Berlin, trouvait que c'étaient des bêtises. Elle ne craignait pas la jalousie des dieux. L'idée de passer six mois à Venise lui plaisait. «Partout tu trouveras mieux que la mort», lui dit-elle. Aussi accepta-t-il l'invitation.

01.06.

Dernier mail de Berlin à son ami de Cologne, ce que je veux savoir, ce n'est pas ce qu'on fait en cas de piqûre (compresses de vinaigre, acide citrique, salive de maman, blanc d'œuf – ou pommade de silicium, etc.) mais, une fois pour toutes, comment éviter de me faire assaillir toute la nuit par des bourdonnements: bouquets de lavande dans la

chambre, citronniers devant la fenêtre, cadavre de chat sur le rebord de la fenêtre, entretenir des chauves-souris domestiques, laisser la lumière allumée, garder les fenêtres fermées, se coucher dans les courants d'air, se frictionner à l'alcool, avec de l'huile de foie de morue? Qu'est-ce qui empêchera les moustiques de bourdonner à mon oreille et de me maintenir éveillé? Dès demain, il me faut connaître la réponse.

02.06.

Premier mail de Venise à l'ami de Cologne, à peine branché, j'y étais déjà. Un mystère vénitien. Pas la moindre petite boîte à allumer. Simplement brancher l'ordinateur, l'allumer – et on y est.

Stupéfiant! Après avoir poussé la porte de l'appartement, je suis resté cloué, j'ai ouvert la bouche pour crier quelque chose d'approprié, mais rien ne m'est venu à l'esprit, aussi me suis-je tu, j'ai posé les valises sur le sol et bouche ouverte – j'avais oublié de la fermer – j'ai traversé l'entrée jusqu'à la façade vitrée, j'ai regardé au-delà des canaux qui se croisent devant la maison et je n'ai plus bougé. Puis je suis retourné à mes valises, les ai posées sur une table sans mot dire, rangé les affaires dans les armoires, branché l'ordinateur, me suis assis devant sur une chaise – et je n'y tiens pas à rester assis ici et à t'écrire. En bas et dehors, tout de suite.

/2

Juste au coin à gauche, en bas, il y a un coiffeur. Par la fenêtre, je l'ai vu travailler, un jeune homme. Il s'appelle Valon. C'est lui qui me coupera les cheveux. Il a des boucles aile de corbeau et une peau très claire. Dans son enfance, il a sûrement fait le zanzarotto (j'ai lu qu'à Venise de pâles garçons se tiennent à deux devant les fenêtres ouvertes des palais, face aux salles, en livrée, le dos nu pour attirer les moustiques – les zanzare – et les capturer avec leur sang sucré; des zanzarotti, donc; Valon en était certainement un).

J'ai tenu le coup sur environ deux cents mètres, puis mes

pieds se sont soulevés du sol et j'ai commencé à planer. Je ne resterai pas une seconde de trop ici dans l'appartement, assis sur une chaise, à ma table ! Je sortirai chaque fois que ce sera possible – ce qui me fera finir dans le caniveau : une bière sur la piazzetta coûtait... Ah, peu importe ce que ça coûte, je ne peux pas faire autrement, il me faut redescendre immédiatement et aller en boire encore une.

À la femme qui s'occupe de l'appartement, savez-vous comment on fait fonctionner la télévision ? À vrai dire, il y a plusieurs modes d'emploi et une feuille manuscrite à côté de l'appareil, mais peu importe comment je l'allume, il ne se passe rien sur l'écran. Tout est branché et la prise est bien enfoncée, on peut visionner des DVD, mais regarder la télévision, ce n'est pas possible.

o3.o6.

À l'ami de Cologne, du point de vue technique, tout a marché du premier coup, du point de vue de la technique existentielle, non. Coucher dans un lit inhabituel me met au martyre. En plus, cette nuit, un moustique bourdonnait effectivement à mon oreille. Par la présente, j'envisage de déclarer que l'expérience est un échec et de rentrer à Berlin. Pas à cause du moustique. À cause du dos tordu non plus. Seulement à cause des finances. Je ne peux pas me permettre Venise Ici, impossible d'avoir envie de boire un café, un apéritif, de lécher une glace, de manger dehors. Tout ça est hors de prix. Qu'ai-je à faire ici ? À Berlin, c'est beaucoup plus facile de n'avoir droit à rien. Là-bas, j'ai mon fauteuil et un climat qui ne permet que de lire, de penser et de se languir d'un ailleurs.

Si je restais, je devrais descendre et remonter plusieurs fois par jour ce qu'on appelle un escalier da Vinci, un escalier sur lequel, avant mon arrivée, il paraît qu'une femme d'un certain âge a glissé et s'est presque tuée. Depuis lors, à l'intérieur de la porte d'entrée, figure : *Attenzione! Scala pericolosa.*

Chaque locataire de la maison – haute de cinq étages si l'on compte le galetas aménagé – a sa propre entrée avec sa propre cage d'escalier. Même après longue réflexion, je ne parviens pas à me représenter dans l'espace comment les escaliers sont conçus et construits les uns autour des autres. On leur donne le nom de Leonardo da Vinci car, comme me l'a expliqué la femme qui s'occupe de l'appartement, il serait le premier à avoir conçu des cages d'escalier aussi complexes. Elles semblent avoir répondu aux besoins d'une certaine classe de Vénitiens qui, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles, n'avaient pas les moyens de s'offrir tout un palais rien que pour eux. Ils ont constitué des propriétés collectives et fait édifier des immeubles d'habitation. Pour se distinguer des minables qui vivaient entassés dans des cages à lapins, ils se sont offert le luxe d'entrées individuelles.

I. et moi habitons au troisième étage. Depuis la petite place devant la maison, nous pénétrons par notre propre porte d'entrée dans notre propre cage d'escalier. Les appartements au-dessus et au-dessous ont également leur propre porte d'entrée et leur propre cage d'escalier. Les escaliers s'enroulent mystérieusement les uns autour des autres, relativement raides, les marches lissées par un long usage. Dans l'aile arrière, une grande cuisine avec une table pour huit à dix personnes attend qu'on s'en serve ; nous n'y avons pas encore mis les pieds.

Dans les bars, le café est très bon. Au comptoir – au fond la plus noble façon de boire un espresso, qui m'est hélas interdite car mes jambes sont toujours fatiguées quand j'arrive dans un bar – la petite tasse coûte quatre-vingt-dix centimes ; c'est sympathique. Qui veut s'asseoir paie le double.

o4. o6.

Compter les marches ? Pourquoi donc ? Ce n'est qu'un escalier au troisième étage, un peu coincé car – comme je l'ai dit – les marches du voisin doivent aussi trouver place. C'est pourquoi les marches sont un peu plus étroites et plus hautes

que d'habitude, en marbre vieux de quatre cents ans, lissé par les pas.

La télévision ne fonctionne probablement pas faute de décodeur (selon la femme qui s'occupe de tout ici). L'hôte précédent, qui dormait dans le bureau, à côté de la table de travail, sur le sol, sous une moustiquaire portable qu'il avait apportée lui-même, car l'appartement était trop grand et trop lugubre pour lui, se serait mortifié et n'aurait pas fait brancher la télévision car il craignait de rester cloué devant, bouche bée.

Toute la première journée, j'étais comme ivre. On met le pied dehors et on commence à tituber. À chaque pas, une splendeur exubérante, en décomposition, enthousiasmante vous accueille. Même les mendiantes roumaines se drapent devant les porches des églises comme si elles avaient étudié auparavant toutes les descentes de croix où figure Marie-Madeleine. (Sur lesquelles il y a bien toujours une de ces figures féminines qui se penche sur le corps, en grande douleur, ou qui, précipitée à genoux sous la croix, se tord en suppliant et en gémissant? Ici, les mendiantes posent pendant des heures dehors sur le pavement clair, dans des couleurs à la Caravage, brun-noir, avec des drapés dramatiques.)

La ville est plus fantastique qu'on ne peut l'imaginer dans ses rêves les plus hardis. On arrive et on pense connaître tout ça par les cartes postales. Puis on embarque dans un de ces bus nautiques qui accostent devant la gare, un vaporetto, et à peine lève-t-il l'ancre que le bonheur commence à vous envahir. Serrés les uns contre les autres, comme des sardines souvent (sur les bateaux, dans les rues). On reste à la verticale, si possible sans bouger, pour ne rien laisser déborder de son bonheur. On se recueille comme si on se trouvait tout seul dans une gigantesque cathédrale crépusculaire.

À propos de la moustiquaire: oui, j'ai aussi envisagé d'en acquérir une. Il en faudrait une qui s'accroche aux quatre coins du lit en formant une boîte. Mais le plafond sur lequel on pourrait la fixer est beaucoup trop haut et je ne me risque pas à planter des clous dans les murs. La maison est classée

monument historique. La nuit dernière, pas de moustiques. La veille, il avait plu un peu. Le soir, il faisait venteux et frais. Aujourd'hui, le soleil luit à nouveau.

Dans une armoire, j'ai découvert différents vaporisateurs et diffuseurs de poison et j'ai acheté le produit qui va avec. J'essaierai ça lors de la prochaine attaque de zanzare.

Bien qu'il n'y ait pas une seule fiente de pigeon que les touristes n'aient fixée des millions de fois par la photographie, le dessin ou le journal, moi aussi, les pigeons me chient sur la tête en me comblant de bonheur (encore que – dois-je rectifier – cette histoire d'escadrilles de pigeons vénitiens est un cliché qui n'est plus fondé ; il n'y a pas plus de pigeons qu'à Paris, Zurich ou même Berlin).

o5.o6.

Je crois que je vais rester et être heureux. Ça commence au plus tard en bas, quand j'ouvre la porte d'entrée et que je pénètre sur la place ensoleillée, blanche : un noble sentiment m'envahit et je m'envie.

Dans l'annuaire, j'ai trouvé l'adresse de Gaston Salvatore. Je me suis tout de suite mis en chemin et j'ai regardé la maison. Elle est située directement au bord du canal de la Giudecca, le large canal le long duquel on remorque les bateaux de croisière. Ainsi, plusieurs fois par jour, le spectacle de ces colosses qui avancent en glissant s'offre-t-il à Salvatore. En plus, il jouit du meilleur climat de la ville ; même par temps très lourd, toujours une brise légère venue de la mer. J'aimerais bien vivre là. Cette nuit, à deux heures, un moustique. J'ai branché le diffuseur électrique de poison, ensuite j'ai dormi sans interruption, persuadé de n'avoir entendu aucun moustique. Si c'est exact, ce problème aussi serait résolu.

La veille au soir, une pizza, en plein air, entre une petite église et un canal. Sur le chemin du retour, I. et moi sommes tombés sur une place romantique toute en recoins, où l'on dansait le tango sous la pleine lune. Il semble que ce soit la mode dans toute l'Europe ; à Berlin aussi entre-temps, et à Zurich ;

mais dans le décor vénitien, sous ce climat clément et avec ce calme, le spectacle vous fait monter les larmes aux yeux. Nous sommes restés à regarder, émus, au moins une demi-heure. Pas un seul passant, ivre de béatitude et de vin, n'a eu l'idée d'esquisser lui aussi un tango sur le calcaire d'Istrie. On regardait simplement, poursuivait son chemin, d'autres arrivaient, s'arrêtaient, et les couples dansaient et se donnaient de la peine, rien que pour eux. Ils avaient une bonne maîtrise, une variante italienne, d'une nervosité un peu moins huileuse que les Argentins, un peu plus improvisée, plus légère, sans fausse gaîté de tarentelle toutefois, dans une hésitation à la vénitienne, les yeux baissés.

o6.o6.

Hier, je suis allé à l'église derrière notre maison, celle des Frari. Dans chaque église, on trouve au moins un Tintoret, un Veneziano, un ceci, un cela, on regarde à peine les tableaux, on ne fait que saisir une rapide impression d'ensemble, on ressort au soleil ou dans la nuit (hier, il faisait déjà sombre). Aux Frari, outre ce genre de tableaux célèbres, on peut visiter une sorte de reliquaire mussolinien en marbre blanc, une pyramide, pompeusement adossée à la vieille muraille, avec un sombre portail en métal, à demi ouvert, sur lequel rampent et titubent de blancs personnages de marbre, à taille humaine. En dessous, il est écrit que le tout est dédié à Canova. J'ai demandé à un moine qui était en train de ranger et de fermer l'église si les personnages étaient de Canova. Non, c'était un mausolée pour lui. Canova aurait été président de l'Académie des beaux-arts locale, et son cœur serait conservé dans ce reliquaire – un caveau dans lequel on se serait volontiers couché tout de suite !

À son éditeur,

aux *Assises Internationales du Roman à Lyon*, on n'avait invité que des best-sellers et des gagnants. Moi, comme seul représentant de la langue allemande (non, je dois hélas à la vérité de reconnaître qu'en dehors de moi, on avait aussi invité

Alain Claude Sulzer, qui m'a gâché le plaisir de goûter à l'exclusivité).

C'est magnifique la façon dont on vous déroule le tapis rouge en France, en tant qu'*homme de lettres**! J'étais logé dans un bel hôtel, j'ai très bien mangé et bu (à Lyon, tous les clichés concernant la culture gastronomique française sont plus que confirmés), un chauffeur me conduisait aux restaurants puis me ramenait titubant, partout de charmants assistants et assistantes... Mon travail consistait à m'asseoir le plus élégamment possible à une table ronde, les jambes croisées, et à converser à propos du *Regard du Promeneur**. Le tout était organisé et animé en collaboration avec *Le Monde*. Environ quatre cents spectateurs étaient suspendus à mes lèvres (pas pour les miennes, mais pour celles de l'autre bavard, monsieur Bailly, qui semble être connu en France). Puis on a applaudi et des hôtes nous ont amenés aux tables de signatures.

Je dois avouer en toute mauvaise conscience que j'ai oublié de vous annoncer cette virée. Il n'y a très vite plus eu d'exemplaires en allemand et des acheteurs et des acheteuses désespérés sont venus à ma table pour me demander si je n'aurais pas un exemplaire en allemand à vendre? Qu'ils voulaient absolument me lire en version originale.

P.S. Il n'y a pas à tortiller: tu dois te résoudre à prévoir un court séjour à Venise. Toi aussi, la ville va t'émerveiller.

07.06.

À sa traductrice,

sur ton conseil, I. et moi avons immédiatement fait le pèlerinage de Carpaccio. Je n'avais encore jamais entendu parler de ce peintre ni de cette église. Un lieu enchanté, aujourd'hui encore. À vrai dire, la Scuola Dalmata (c'est le nom officiel) n'a pas été ouverte rien que pour nous – ce qu'au fond j'attends toujours plus ou moins à Venise. Il y avait encore deux ou trois autres touristes, plus tard une classe, des enfants de sept ou huit ans. Le maître leur a expliqué la légende

* Les mots suivis de l'astérisque sont en français dans l'original.

de saint Georges, que je ne connaissais pas et que je glisserai désormais souverainement dans la conversation çà et là. Les deux pièces baignaient dans un brun-rouge tamisé, le bois brillait, les tableaux n'émergeaient que vaguement de la pénombre, beaucoup de velours rouge aux parois – une beauté dramatique.

À l'ami de Cologne,
as-tu déjà vu un marbre de Canova pour de vrai ? Je ne sais plus où j'en ai rencontré un pour la première fois. Il était d'une beauté surnaturelle. Le garçon et la Psyché, par exemple... Tu tomberais amoureux de ces deux pour l'éternité. Ici, aucune rigidité cadavérique (le nom de Thorvaldsen me dit quelque chose, oui ; probablement que j'ai succombé à son charme depuis longtemps).

Non, je ne sais pas danser le tango. À vrai dire, je l'ai appris dans ma jeunesse, à Berlin avec une maîtresse de danses de salon de quatre-vingts ans. Elle s'appelait Mädi de son prénom et elle est morte depuis longtemps. Une institution. Pendant des décennies, dans le monde entier, tout Berlin dansait les pas de Mädi et se ridiculisait probablement à cause de ça. J'ai pris un cours rapide chez elle car j'étais invité à un mariage et je craignais d'en arriver à la dernière extrémité et de devoir danser – ce qui fut le cas. Le tango que j'ai dansé était clairement années cinquante. Je l'ai immédiatement oublié (et toutes les autres danses aussi) ; je dansais comme Helmut Kohl !

Sous mes fenêtres glissent des gondoles, des bateaux-cargos avec des pianos, de temps en temps des pompiers, des ambulances, des bateaux-taxis, avec au fond un Dottore ou un Onorevole, qui rentre chez lui ou va au théâtre... I. et moi n'avons toujours pas commencé à vivre à la maison. L'argent s'écoule dans le canal comme celui des Grecs. J'ai presque perdu le sommeil à cause de mes soucis financiers. Mais dans cette ville, ce serait un péché de rester à la maison et de manger des pommes de terre.

Sur l'étagère, il y a une collection de trente CD de Brendel, dont des sonates de Mozart. J'ai parfois essayé de rendre l'atmosphère festive avec des sons de piano en arrière-plan. Ce pianotage énervant m'a presque rendu fou. Alors j'ai mis des tangos – horrible – puis les *Quatre Saisons* – épouvantable. Je ne supporte pas de mettre de la musique. Ou alors, je veux mon pianiste privé qui joue pour moi sur mon piano à queue Ibach (il y en a un au salon qui se languit d'être touché).

Il me faut tout de suite ressortir dans la splendeur. Ce matin, j'étais au marché sur le Rialto. Depuis l'appartement, directement à l'arrêt Mercato avec la ligne 1. Pour le quotidien, je me contenterai du Campo Santa Margherita. Jusqu'ici, j'en ai rapporté tous les jours des fraises fabuleuses. Deux fois par semaine, trois poissonniers y dressent leurs étals. Il y a aussi un paysan avec un bateau; chez lui, je prendrai tous les vendredis un sac surprise de légumes à dix euros (selon le conseil de la femme qui s'occupe de l'appartement; un paysan qui remplit les sacs selon la saison; comme client, on a la surprise et on se laisse inspirer en cuisine; chez lui, les légumes seraient garantis frais du jour).

À l'éditeur,

si tu aimes te balader sans but, Venise est la ville idéale. Ici, on ne peut se déplacer qu'à pied ou en bateau. Se donner un but n'a pas de sens; on se perd inéluctablement. Comme on ne peut pas être saturé par toute cette splendeur, on se balade jusqu'à ce que vos jambes se dérobent. On s'assied alors dans la fraîcheur d'une église pour se reposer un peu. Ce qui est étonnant: on n'a jamais peur de rater quelque chose. On est toujours comblé par ce que l'on voit sur le moment. Et si une fois ça n'arrive pas, alors au plus tard vingt mètres plus loin, au coin de la rue.

À propos des bateaux: il suffit de retenir les lignes de vaporetto 1 et 2. La 1 s'arrête à toutes les stations, la 2, toutes les deux ou trois seulement. Toutes deux accostent entre autres à San Tomà, qui est la plus proche de l'appartement. Où qu'on

se trouve, on peut demander où est le prochain arrêt de vaporetto et on retrouve son chemin. À ton arrivée, je te donnerai une carte permanente, ça vaut la peine car on ne devrait pas prendre le bateau seulement quand on en a besoin mais aussi parfois rien que pour se reposer et baigner dans la beauté.

À une chanteuse d'opéra,
légèrement en sueur et haletant, parce que je me suis déplacé des chambres ombragées à l'arrière jusqu'à l'ordinateur et que je suis maintenant dans le salon de travail, également à l'ombre (les persiennes en bois à moitié tirées pour protéger ma peau d'un excès de soleil – après tout, en tant qu'écrivain, on n'a pas le droit d'être trop bronzé, sinon personne ne croit que vous en êtes un), je lis ton mail et je hoche la tête avec étonnement face au Nord sauvage dont je viens et dans lequel tu résides, dans les glaces éternelles, semble-t-il, enveloppée de peaux d'ours...

L'appartement ici est si beau que je ne le décris pas pour ne pas te faire verdir de jalousie (non, je ne le décris pas parce que je suis trop paresseux ; ici, on s'étend sur des méridiennes et on somnole et on ne décrit rien du tout – ça pourrait devenir un petit problème : les Vénitiens ne travaillent pas, ils meurent lentement et en toute quiétude).

La première semaine, I. et moi avons parcouru la ville tous les jours, du matin au soir, à pied, en bateau puis de nouveau à pied, avons bu du café et du vin jusqu'à ce que nous n'en puissions plus, et le soir, nous nous sommes toujours installés quelque part en plein air sur une piazzetta pour y manger. Il y a beaucoup de petites places avec une trattoria ou une pizzeria qui dressent leurs tables en plein air.

À l'ami de Cologne,
en Italie, on ne célèbre pas la Fête-Dieu : «... la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie... ». Pardon ? Beaucoup trop théorique. Ici, on veut quelque chose de plus bariolé et concret, ou alors dramatique, bien noir et

sanglant. Donc aujourd'hui aussi, on mangera des glaces et on boira du vin.

Au marché du Rialto, j'ai acheté des fonds d'artichaut et des pois frais. On sait que les fonds sont ce qu'il y a de meilleur dans l'artichaut. Ici, avec les feuilles, ils font du Cynar. Les fonds, les maraîchers les dégagent bien proprement, les mettent dans de l'eau citronnée et les vendent à la pièce.

À propos de la Syrie: comment se fait-il que les révolutionnaires clandestins soient équipés avec les armes les plus récentes, coûteuses, compliquées, qu'ils affrontent l'armée face à face et puissent lui opposer une résistance sérieuse? (Si toi et moi passions dans la clandestinité et affrontions Angela Merkel, il nous faudrait bien nous débrouiller avec nos couteaux de poche ou conclure un pacte avec un partenaire potentiel?) Les combattants syriens pour la liberté n'avancent pas avec des poignards, des faucons de chasse et des fusils rouillés. Quelqu'un leur donne des munitions, les arme, les soutient? Qui a intérêt à susciter un coup d'État en Syrie? Qui veut en arriver à une «révolution»? Qui veut renverser Assad? Le peuple? Qui est le peuple?

Je n'écris pas ça parce que je crois à des troupes de mercenaires étrangers ou à des agitateurs impérialistes. Je l'écris car ça demande réflexion: quelles informations recevons-nous, qui nous les livre, qu'apprenons-nous vraiment? Pendant des années, Assad a passé pour un interlocuteur posé, digne de confiance. Un homme intelligent, formé à l'Ouest. Pas un agitateur, pas un fou. Quelqu'un qui nous a été vendu comme un facteur de stabilité. Tout à coup, on a commencé à le démonter (en relation avec l'effondrement des systèmes voisins). Et maintenant il serait même un assassin d'enfants?

À propos: qui n'est pas complètement abruti doit évidemment se désister d'un débat télévisé qui porte un titre aussi grotesque: «Assad fait tuer les enfants – jusqu'à quand voulons-nous assister à cela?» Peu importe qu'en Syrie des enfants aient été tués au cours des combats: on ne participe pas à une telle émission. On a déjà eu ça: «Les Juifs tuent et

mangent les enfants chrétiens – jusqu'à quand voulons-nous assister à cela? »

À sa tante de Palerme,
mon prochain livre s'intitulera *L'Homme qui avait deux yeux* et traite d'un homme qui a un nez, une bouche et deux yeux, car pas grand-chose d'autre ne m'est venu à l'esprit que justement ça, qu'il a un nez, une bouche et deux yeux. Sur deux cents pages bien comptées, ça ne devient naturellement pas vraiment plus passionnant. Allons bon, chacun doit se contenter de ce qui lui vient à l'esprit. Il y a longtemps que plus rien ne me vient. C'est pourquoi Venise est justement ce qu'il me faut: cette ville, à chaque millimètre, il lui vient quelque chose à l'esprit. Incroyable comme tout est à portée de main, comme tout est riche, bariolé, prodigue. Si j'avais autant d'imagination que Venise, mes livres seraient de somptueuses pochettes-surprises et des best-sellers mondiaux.

08.06.

À l'ami de Cologne,
dans la *NZZ*¹, Assad s'appelle Asad. Je l'ai lue hier et j'ai continué à m'instruire. Les opposants viennent de massacrer une centaine de soldats de l'armée et de détruire quelques blindés. En effet, de la même façon que les forces U.S. en Irak ont testé leurs nouvelles armes et transmis les résultats par vidéo sur nos Game Boys. J'espère que, dans quelques années, nous ne devons pas lire qu'Assad a été liquidé par la CIA afin de pouvoir installer en Syrie une marionnette, comme autrefois, en Perse, ils ont renversé un début de démocratie et reconquis le Trône du paon pour le shah, afin de pouvoir continuer à faire leurs affaires avec lui. Ce dont l'Iran souffre encore aujourd'hui. As-tu aussi ta propre interprétation de cet événement historique? Le shah comme libérateur du peuple ensanglanté?

¹ *Neue Zürcher Zeitung*, quotidien zurichois

Oui, bien sûr, suçoter des feuilles d'artichaut – cet exercice alimentaire calviniste, je le connais très bien (à Berlin, je mange souvent des artichauts; là-bas, ils sont gros comme des choux-fleurs). Pour les Italiens, c'est bien trop pénible. Ils laissent leurs esclaves préparer les artichauts, font extraire les fonds et s'en régaler, ou bien ils cultivent des espèces minuscules, de ceux qu'on met en boîte et qui, chez nous, finissent sur les pizzas. À ces bébés-artichauts, on coupe le haut des feuilles, puis on les met dans de l'eau citronnée et on les vend comme ça. On n'a plus qu'à les rôtir rapidement, avec de l'huile d'olive et de l'ail; ils sont tendres comme du beurre, et forts en goût – pas besoin de suçoter...

Dans la bibliothèque, j'ai découvert un DVD du *Congrès des pingouins*. Un film qui, il y a vingt ans, a connu un succès gigantesque en Suisse, peut-être même dans toute l'Europe. Pour ainsi dire, l'invention du genre film de pingouins. Je l'ai regardé, étonné de voir avec quoi on avait du succès il y a vingt ans.

/2

Et maintenant, on n'a même plus le droit de dire casque d'acier? Alors commençons tout de suite à parler italien ensemble, si on ne peut plus prononcer la moitié de nos beaux mots allemands. Günter Grass et Martin Walser devraient s'occuper de ce problème avant de rendre l'âme: liberté pour la langue allemande! Bien sûr, il s'agit de «tête haute et casque d'acier», à propos d'un coup franc de Ronaldo. Il semble qu'il tire des centres hauts, courbes, acérés, qui vont droit au but si personne n'interpose sa tête. Faut-il donc qu'ils risquent des fractures du crâne, les pauvres footballeurs allemands?

Je ne regarde la télévision que quand j'en ai une. Pour le moment, je n'en ai pas. Ça me fait du bien de ne pas en avoir. Je devrais lire (j'ai commencé *Les Arpenteurs du monde* de Kehlmann; il est dans la bibliothèque, ici, mais je n'ai pas encore vraiment le loisir de lire).

09.06.

ah bon, tu as raison, le mot magique est naturellement *public viewing!* J'avais oublié. Justement en Italie, dans ce climat, on regarde certainement le football tant et plus, en plein air, devant les bars. Ce soir je sortirai vérifier. Bien que la partie ne soit pas encore importante, les Italiens la suivront attentivement car ils voudront voir à quel point les Allemands sont dangereux. Espérons que l'Allemagne ne jouera pas mal pour des raisons tactiques et ne perdra pas, comme elle l'a fait si souvent, pour accéder quand même, à la dernière minute, aux huitièmes de finale grâce à des magouilles calculées. L'Italie participe-t-elle d'ailleurs à la Coupe d'Europe cette année, ou ont-ils déjà été éliminés pendant les sélections?

L'action sac de légumes valait la peine. D'abord, au bord du canal où je dois attendre se trouve le plus beau bar que j'aie vu jusqu'à présent. Avec de petits sandwichs – la variante au baccalà est particulièrement bonne, excellente : mantecato – des rondelles de salami, des portions de fromage etc., qu'on mange comme en Espagne les tapas, avec de bons vins ouverts dans de petits verres. C'est la tradition à Venise, on prend ça au Rialto, le matin déjà. Ici, directement au bord du canal, assis sur le petit mur, en face d'un atelier de gondoles et d'une église, pas loin du canal de la Giudecca, en diagonale, sur lequel, pendant que j'attendais, glissa un gigantesque bateau de croisière. Peu à peu, d'autres gens se sont amassés, à peu près dix, quinze, au bout d'un moment, le paysan est arrivé à bord d'un vieux rafiote dans lequel il y avait environ trente sacs en plastique bien remplis. Il a abordé, appelé les noms inscrits sur les sacs, les a remis et reçu en échange cinq ou dix euros selon leur taille. Quelques petites minutes plus tard, il restait quelques sacs. J'ai demandé si je pouvais en avoir un, un à dix, et j'ai alors traîné jusqu'à la maison un sac d'environ sept kilos. Il contenait un tas de concombres (jeunes, croquants, environ la taille d'un pénis en érection), un tas de courgettes, également petites, un tas de petites betteraves rouges, avec les

feuilles – les deux doivent avoir très bon goût –, des oignons blancs juteux, frais sortis du sol, sucrés comme des pommes, un chou blanc, un tas de fenouils – le tout bien croquant, mais en trop grande quantité. Je ne vais probablement pas renouveler l’expérience. Par exemple, qu’est-ce que je vais faire avec deux kilos de concombres? Je vais chercher sur Internet une recette de potage froid aux concombres.

À propos de fraises: le premier jour, elles avaient très bon goût. Le deuxième, moins. Hier, elles ne valaient rien. J’espère qu’aujourd’hui, elles seront excellentes. Ça me plaît: ce qu’on mange dépend de l’humeur du jour, du temps qu’il fait et de l’origine. Ici, pas de marchandise de chambre froide aux normes européennes.

/2

Pourquoi la plus belle vache d’Allemagne n’a pas de cornes, ça, je ne le comprends pas. Les vaches ont besoin de leurs cornes pour communiquer. Les autres déchiffrent la position des cornes comme des signaux de morse. Une vache sans cornes ne peut pas s’exprimer avec distinction et on ne la comprend pas bien. Ça provoque du stress et des querelles entre elles. Peut-être est-ce une race élevée sans cornes? Quelque chose comme un carlin dans l’espèce vache?

À une amie à Berlin,

viens simplement et contemple tout ça. Peut-être est-ce trop plein, trop lourd, trop en décomposition pour toi – peut-être que tu fondras et que tu voudras rester pour toujours.

La chambre que tu auras est grande et belle. Il ne nous sera à vrai dire pas possible de nous mouvoir dans l’appartement de façon complètement indépendante les uns des autres, mais, au cas où d’ici là j’aurais commencé à vouloir travailler de manière plus disciplinée, je crois que nous pourrions nous arranger de façon à nous éviter.

Cinq, six jours, peut-être? Et si ça va bien, tu peux soit prolonger, soit ajouter une deuxième semaine en novembre. Ce